

Licence : **Lettres Modernes**

Année de licence : **1^{ère} année**

Semestre : **1^{er} semestre**

Code de l'UE : **L1DMY2**

Nom de l'UE : **Littérature comparée**

La Littérature et le monde

Auteur : **GARRIDO Jean-Pierre**

Année de création et
de mise à jour : **2011**

Les cours sont strictement réservés à l'usage privé des étudiants inscrits à l'UFR Humanités de l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux 3. Toute personne qui utiliserait ce document à d'autres usages ou qui en ferait une reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'UFR Humanités de l'Université s'exposerait aux poursuites judiciaires et sanctions prévues par la loi.

Conan Doyle. L'émergence du détective scientifique.

Textes de référence:

Conan Doyle: *Sherlock Holmes*, éd. Robert Laffont 2005, Coll. Bouquins, t. 1.

Bibliographie sélective :

Doyle Conan, *Sherlock Holmes*, éd. R. Laffont, Bouquins, tome 2.

Doyle Conan, *Souvenirs et aventures*, Encre.

Baudou/Schleret: *Le Polar*, Dictionnaire Larousse.

Eisenzweig U.: *Autopsies du roman policier*, 10/18.

Lacassin F.: *Mythologie du roman policier*, 10/18. 2 tomes.

Narcejac T.: *Une machine à lire, le roman policier*, Denoël/Gonthier.

Oudin B.: *Enquête sur Sherlock Holmes*, Gallimard découverte.

Panek L.: *British Mystery, Histoire du roman policier classique anglais*, Encre.

Rivière F.: *Les couleurs du noir*, Chêne.

Ruad/Mauméjean: *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, Moutons électriques.

Filmographie sélective :

La Série TV : *Sherlock Holmes* (Intégrale Jeremy Brett) -- 5 saisons. (1984-1994) transpose à l'écran de façon relativement fidèle la totalité des enquêtes de Sherlock Holmes.

Le chien des Baskerville (1959) (Acteur : Peter Cushing)

Sherlock Holmes -- 2 coffrets : (1938-1946) Intégrale Basil Rathbone

A voir également deux livres interprétations filmiques du corpus holmésien :

- *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* (The Seven-Per-Cent Solution) 1976, (Robert Duvall, Laurence Olivier) de Herbert Ross, qui met en scène Freud et la psychanalyse dans le conflit Holmes/Professeur Moriarty

et :

- *Elémentaire mon cher Lock* (Without a Clue) 1988, (Michael Caine, Ben Kingsley) de Tom Eberhardt, inversion humoristique du rapport Génie/homme ordinaire entre Holmes et Watson.

Plan :

I.- Définition du genre policier classique.

- 1.- Précurseurs historiques.
- 2.- Fondements narratifs et stylistiques du genre.
- 3.- Un jeu de société cérébral : Meurtre et Beaux Arts.
- 4.- La codification du genre en règles.
- 5.- Trouver la solution: le bras de fer analytique entre auteur et lecteurs.

II.- Analyse du texte fondateur de C. Doyle, clé de lecture des nouvelles.

6.- Une *Etude en Rouge* : le texte fondateur des enquêtes de Sherlock Holmes, détective privé et du Docteur Watson, narrateur et faire-valoir.

I.- Définition du genre policier classique.

1.- Précurseurs historiques.

La spécificité du genre policier en tant que genre autonome a été reconnue à partir du début du vingtième siècle. Il s'agit donc d'un genre récent, rattaché aux dernières évolutions du monde contemporain, avec une nette prédominance des écrivains anglo-saxons.

La fiction criminelle traite des crimes, des criminels et de leurs motivations, ainsi que des représentants de la loi qui les traquent, qu'ils soient des professionnels (policiers, détectives privés) ou des amateurs.

Un des grands précurseurs de la fiction criminelle est Edgar Allan Poe (1809–1849), qui, dans une poignée de nouvelles, dont la célèbre *Double assassinat dans la rue Morgue* (1841), développe entre autre le concept de l'*Armchair* détective, qui reconstruit dans sa tête, en restant assis dans son fauteuil, les tenants et les

aboutissants du crime, plutôt que d'aller sur le terrain, ainsi que le concept « impossible » du meurtre en chambre close.

Les nouvelles policières de Poe sont basées sur la *ratiocination*, autrement dit sur les raisonnements du héros détective amateur, qui est avant tout un cerveau, dont la pensée perspicace permet, après l'élucidation du mystère, d'accéder à la vérité. De ce fait, le crime en lui-même tend à devenir secondaire par rapport aux efforts intellectuels décrits pour venir à bout du mystère qu'il a engendré.

Poe met en scène le détective amateur Auguste Dupin et son ami, qui fait office de témoin, d'assistant et de narrateur. Dupin, ce prototype de l'enquêteur n'appartenant pas à la police officielle Dupin est le prototype de l'enquêteur n'appartenant pas à la police officielle, (dont les représentants, eux, -- et par contraste avec le héros --, apparaissent plutôt primaires ou à la limite de l'incompétence) accompagné de son *ami faire-valoir*, influencera fortement Conan Doyle (1859–1930) et son tandem Holmes/Watson.

Le docteur Watson, qui, jusqu'à son mariage résidera au 221 b Baker Street, quartier général de Holmes, joue le rôle du faire-valoir, autrement dit de "Celui-qui-est-en-retard-et-ne-comprend-pas-grand-chose", attitude parfaite pour mettre en valeur l'action et la pensée de "Celui-qui-est-en-avance-et-comprend-tout", c'est-à-dire le héros détective. Le trio est complété par l'intervention du limier officiel de Scotland Yard, tenace, mais plus ou moins (in)compétent, assuré par l'inspecteur Lestrade.

Arthur Conan Doyle, avec les enquêtes de Sherlock Holmes, assurera définitivement au genre naissant de la fiction criminelle une large audience publique.

Conan Doyle apportera un "plus" décisif à la fiction criminelle, en ce sens que les enquêtes de Sherlock Holmes et du Docteur Watson, assureront définitivement au genre naissant une large reconnaissance et audience publiques. De plus, financièrement parlant, le roman policier commence à se vendre bien.

Parmi les grands précurseurs figure aussi le roman de Wilkie Collins (1824 - 1889) *La pierre de lune* (1868), qui décrit l'enquête méticuleusement menée par l'inspecteur Cuff, un autre saisissant prototype holmésien.

Les décennies 1920-1930 constituent un âge d'or de la fiction policière. Ses auteurs essentiels sont britanniques, avec entre autres Dorothy Sayers (1893–1957),

et son enquêteur Lord Peter Wimsey (1923), ou encore Agatha Christie (1890–1976), et son duo d'enquêteurs Hercule Poirot (1920), et Miss Marple (1930).

Lorsque Agatha Christie fera entrer en scène Hercule Poirot, elle l'affublera dans certaines enquêtes d'un assistant typiquement watsonien, le capitaine Hastings.

D'autres auteurs sont américains, avec cependant une touche nettement britannique très éloignée du futur roman noir hard-boiled. C'est le cas de S. S. Van Dine (1888-1939) avec son enquêteur Philo Vance (1926). C'est le cas aussi du très prolifique John Dickson Carr (1906–1977), avec les enquêtes du Docteur Gideon Fell (1933) et celles de sir Henry Merrivale (1934).

2.- Fondements narratifs et stylistiques du genre.

Dès ses débuts, le roman policier se veut rationnel et scientifique. Les investigations menées par les détectives de type britannique englobent les thèmes narratifs essentiels du *Whodunit* (pour "Who Done It?" Qui est le coupable?), et du mystère du meurtre en chambre close (comment le meurtrier a-t-il pu entrer, ressortir, etc.).

Le roman policier pose au lecteur un *problème* que celui-ci doit s'efforcer de *résoudre*. C'est le récit d'une *chasse* à l'homme où l'on utilise un *raisonnement* qui *interprète* des faits en apparence insignifiants pour en tirer une conclusion. Le véhicule par excellence du crime prémédité est le raisonnement. De même, c'est encore et toujours le raisonnement qui servira, à l'inverse, à reconstituer le crime et à arrêter le criminel.

Le récit policier exige une société fermée, de telle sorte que l'éventualité d'un assassin extérieur soit exclue. Ce milieu humain clos doit être établi sur des liens étroits, afin que tous ses membres soient des suspects potentiels. Ces conditions sont remplies par le groupe de parents (le dîner de fête dans la maison de campagne), le groupe aux fréquentations géographiques obligées (le village), le groupe professionnel (la troupe de théâtre), le groupe isolé dans un lieu neutre (le wagon de voyageurs, l'avion, le bateau, le manoir séparé du monde par les intempéries).

Le roman policier pose au lecteur un problème que celui-ci doit s'efforcer de résoudre en même temps que le détective. C'est le récit d'une chasse à l'homme (un voleur, un meurtrier, une personne disparue), ou d'une quête de l'objet (précieux), où le romancier, son héros et le lecteur interprètent et ordonnent les données recueillies durant l'enquête, données en apparence décousues, insignifiantes, sans liens logiques. Il s'agit ce faisant de reconstituer les circonstances exactes d'un événement mystérieux et tragique pour en tirer une conclusion, synonyme de Solution et de Vérité.

Le roman policier va de l'irrationnel au rationnel. La tâche du détective consiste à restaurer l'état d'ordre initial, perturbé par l'acte criminel. L'assassin n'échappe pas à l'enquêteur. Dans cette perspective manichéenne, la justice n'échoue jamais, si sympathique que soit le coupable, si justifié que paraisse le crime. A la fin de l'enquête, les bons sont séparés des méchants, qui sont arrêtés et punis.

Les nouvelles et romans policiers se caractérisent par la sobriété des moyens expressifs. Le récit policier classique se concentre sur un lieu précis aux dimensions restreintes. Il utilise le meurtre domestique comme ressort dramatique principal.

Le meurtre brutal, les empoisonnements à l'arsenic, les faux suicides, sont accueillis avec un "enfin" de soulagement, car il se passe finalement "quelque chose"! Personne, dans un roman policier, n'éprouve de sympathie pour la victime. Ou bien elle est tuée avant le début du livre, ou bien elle est tuée si vite après le début, que le lecteur en sait trop peu à son sujet pour se sentir peiné par sa disparition. Les caractéristiques de la victime et celles de son meurtre doivent de préférence faire porter le soupçon sur le plus grand nombre d'individus possibles.

En tant que genre littéraire, du point de vue psychologique, le roman policier classique se démarque de tout ce qui est analyse sophistiquée. Des personnages à la psychologie sommaire suffisent à intriguer le lecteur et à le tenir en haleine jusqu'au bout. L'auteur de romans policiers débarrasse son style de toute digression superflue. Il a une histoire à raconter, et il la raconte brièvement. Il lui faut attiser le suspense pour captiver l'attention du lecteur jusqu'au bout, attirer sa sympathie sur les bons personnages et son antipathie sur les mauvais. Il doit donc mener son récit

avec diligence et précision. Il ne s'agit pas de sonder les âmes, mais d'actionner les rouages d'un impeccable mouvement d'horlogerie criminelle.

De ce fait, le roman policier classique est délibérément exempt, chez l'enquêteur protagoniste, de toute intrigue amoureuse, qui dérangerait le mécanisme intellectuel du problème "abstrait" présenté au lecteur. *Un scandale en Bohème* de Conan Doyle constitue un texte décisif sur ce plan.

Bref, les personnages du roman policier classique ne tirent leur réalité et leur épaisseur que du plan qu'ils sont en train de concevoir (criminel) ou de déjouer (détective). C'est pourquoi aussi le détective n'a pas vraiment de vie propre. Il se confond avec sa fonction. De la même façon, les divers protagonistes se réduisent à des rôles de criminels, de victimes, de témoins, de suspects, de policiers. Ces personnages auront l'air amical ou sinistre en fonction du côté vers lequel l'auteur a besoin d'orienter les soupçons du lecteur dans telle ou telle phase de son intrigue.

Il en est de même sur le plan descriptif. Les figures de style sophistiquées n'ont pas leur place dans le roman policier. Un morceau de bravoure risque seulement de distraire l'attention du lecteur de l'essentiel, c'est-à-dire de l'intrigue en cours. Ainsi, par exemple, le lecteur n'a nul besoin, ni d'une description exhaustive, ni d'une description poétique d'un paysage, puisque, par exemple, la chose essentielle qu'il doit savoir, impérativement et précisément, est: combien de temps faut-il pour parcourir à pied la distance qui sépare tel endroit de tel autre? Et ce, afin de vérifier par lui-même la validité de l'alibi présenté par tel ou tel suspect.

3.- Un jeu de société cérébral : Meurtre et Beaux Arts.

La formule classique du récit policier de déduction est relativement simple. Quelqu'un est volé ou assassiné, il y a enquête, les soupçons retombent sur un certain nombre de personnes, le coupable est découvert et paie pour son crime.

Au cours de son enquête, le détective doit donc:

- Examiner et identifier le corps de la victime, définir les causes du décès, éliminer les fausses pistes.
- Cerner la personnalité de la victime et déterminer à qui le crime profite.
- Décider de la nature fiable ou trompeuse des preuves, les indices matériels étant souvent contaminés ou délibérément truqués.

- Etablir la crédibilité des divers témoignages et des alibis des coupables potentiels.

- Les relations des suspects avec la victime étant d'une importance capitale, le détective doit cerner la personnalité des suspects et apprécier correctement les mobiles de chacun.

- Il doit enfin récapituler les faits, bref, reconstituer les circonstances du crime. Après quoi, une fois trouvée la solution dans les toutes dernières pages du livre, procéder à l'accusation irréfutable et à l'arrestation, de préférence à la faveur d'un ultime rebondissement dramatique.

Bien entendu, toutes les "règles du jeu" évoquées jusqu'ici laissent entendre qu'il s'agit d'un jeu, justement.

Le meurtre prémédité doit être perpétré de sang froid par un seul individu, deux tout au plus. L'assassinat isolé et longuement préparé correspond parfaitement à une problématique intellectuelle. C'est pourquoi les meurtres sont dans le roman policier classique, prémédités et jamais exécutés sous l'empire d'une soudaine colère irrationnelle. Sont éliminés la folie homicide imprévue, le meurtre simpliste commis sur l'impulsion du moment.

Le meurtre est vu comme appartenant à la catégorie des *Beaux Arts*. Il permet de mettre en évidence deux figures nettement distinctes, deux logiques qui s'affrontent, celle du criminel et celle du détective. Le criminel machiavélique est un individu à l'ego surdéveloppé, un homme supérieur, ivre de sa propre puissance. Après s'être efforcé de tout prévoir, de tout calculer, il attend froidement son heure avant de passer à l'action. Cet acte prémédité, mûrement réfléchi, fait de lui le partenaire idéal du héros détective (lui-même supérieurement intelligent) dont il est le digne rival. Nous avons affaire à un assassin pour ainsi dire presque abstrait, à un pur cerveau. C'est une sorte d'artiste à la recherche impossible du *Crime Parfait*.

4.- La codification du genre en règles.

Qui dit âge d'or du roman policier classique dit aussi fixation de plus en plus pointilleuse des règles, des conventions et clichés du genre.

Ainsi, l'enquêteur est le plus souvent un détective amateur, célibataire, aristocrate ou bénéficiant de revenus réguliers ne provenant pas d'un travail salarié,

qui affiche des excentricités et tics de comportement considérés indispensables pour démarquer le brillant surhomme de son entourage terne et désespérément "ordinaire" comme par exemple les policiers professionnels.

Certaines règles essentielles doivent être impérativement respectées. L'intrigue en cours doit être résolue à l'aide de moyens strictement réalistes. La manière dont est commis le crime, et les moyens qui doivent mener à la découverte du meurtrier, doivent être rationnels et scientifiques. La conclusion doit émerger naturellement et raisonnablement des faits énumérés. Le coupable doit être déterminé par une série de déductions, et non désigné par hasard, ou auto dénoncé par une confession spontanée.

Edgar Poe, a mis en place quelques règles fondamentales du récit policier :

- L'affaire criminelle est un mystère en apparence inexplicable.
- Un personnage, ou plusieurs -- simultanément ou successivement -- est soupçonné à tort, parce que des indices superficiels semblent le désigner comme coupable.
- L'analyste ne devine pas, il raisonne et observe, et sa minutieuse observation des faits matériels et psychologiques, son examen des témoignages et des alibis, lui permettent d'éliminer les fausses pistes.
- La solution, qui concorde parfaitement avec les faits, est totalement imprévue (pour l'entourage ébahi du détective).
- Plus une affaire paraît extraordinaire, plus en réalité sa résolution est simple.
- Lorsqu'on a éliminé toutes les impossibilités, ce qui demeure, bien qu'incroyable au premier abord, est la solution juste (cela deviendra le dicton favori de Sherlock Holmes).

Le résumé en *Vingt règles pour le crime d'Auteur* fixées par S.S. Van Dine, publiées en 1928 dans *L'American Magazine* marque une évolution ultérieure de la codification du genre :

« 1. Le lecteur et le détective doivent avoir des chances égales de résoudre le problème. Tous les indices doivent être pleinement énoncés et décrits en détail.

2. L'auteur n'a pas le droit d'employer vis-à-vis du lecteur des "trucs" et des ruses autres que ceux que le coupable emploie lui-même vis-à-vis du détective.

3. Le roman policier doit être exempt de toute intrigue amoureuse, qui dérangerait le mécanisme purement intellectuel du problème.

4. Le coupable ne doit jamais être découvert sous les traits du détective lui-même, ni d'un membre de la police. Ce serait de la tricherie.

5. Le coupable doit être déterminé par une suite de déductions logiques et non pas par accident ou par confession spontanée.

6. Dans tout roman policier il faut, par définition, un policier. Ce policier doit bien faire son travail. Sa tâche consiste à réunir les indices qui le mèneront à l'individu qui a fait le coup dans le premier chapitre. Si le détective n'arrive pas à une conclusion satisfaisante par l'analyse des indices qu'il a réunis, il n'aura pas résolu la question.

7. Un roman policier sans cadavre, cela n'existe pas. Faire lire 300 pages sans même offrir un meurtre serait se montrer "criminel" vis-à-vis du lecteur, dont la persévérance doit être récompensée.

8. Le cas policier doit être résolu à l'aide de moyens strictement réalistes. Apprendre la vérité par des pratiques spiritistes et la voyance dans des boules de cristal est strictement interdit. Le lecteur sera ainsi en mesure de rivaliser avec les méthodes rationnelles du détective.

9. Il ne doit y avoir, dans un roman policier qu'un seul détective. Réunir les talents de trois ou quatre policiers pour la chasse au bandit disperserait l'intérêt, troublerait la clarté du raisonnement, et serait prendre un avantage déloyal sur le lecteur.

10. Le coupable doit être une personne qui a joué un rôle plus ou moins important dans l'histoire, quelqu'un que le lecteur connaît. Charger du crime, au dernier chapitre, un personnage à peine introduit ou qui a joué dans l'intrigue un rôle insignifiant, serait, de la part de l'auteur, avouer son incapacité de se mesurer avec le lecteur.

11. L'auteur ne doit pas choisir son criminel parmi la domesticité, valets, laquais, croupiers, cuisiniers ou autres. Ce serait une solution trop facile. Le coupable doit être quelqu'un qui en vaille la peine.

12. Il ne doit y avoir, dans un roman policier, qu'un seul coupable, sans égard au nombre d'assassinats commis. Toute l'indignation du lecteur doit pouvoir se concentrer sur un seul mouton noir.

13. Les sociétés secrètes, les maffias, n'ont pas leur place dans le roman

policier, sous peine de tomber dans le domaine du roman d'aventures ou du roman d'espionnage.

14. La manière dont est commis le crime et les moyens qui doivent mener à la découverte du coupable doivent être rationnels et scientifiques. La pseudoscience, avec ses appareils purement imaginaires, n'a pas sa place dans le vrai roman policier.

15. Le fin mot de l'énigme doit être apparent tout au long du roman, à condition, bien sûr, que le lecteur soit assez perspicace pour le saisir. Si le lecteur relit le livre une fois le mystère dévoilé, il verra que la solution sautait aux yeux dès le début, que tous les indices permettaient de conclure à l'identité du coupable et que, s'il avait été aussi malin que le détective lui-même, il aurait pu percer le secret sans attendre le dernier chapitre. J'affirme qu'il est impossible de garder secrète jusqu'au bout et devant tous les lecteurs la solution d'un roman policier bien et loyalement construit. Il y aura toujours un certain nombre de lecteurs qui se montreront tout aussi sagaces que l'écrivain. C'est là, précisément, que réside la valeur du jeu .

16. Il ne doit pas y avoir, dans le roman policier, de longs passages descriptifs pas plus que d'analyses subtiles ou de préoccupations "atmosphériques". Cela ne ferait qu'encombrer lorsqu'il s'agit d'exposer clairement un crime et de chercher le coupable. De tels passages retardent l'action et dispersent l'attention, détournant le lecteur du but principal, qui consiste à poser un problème, à l'analyser et à lui trouver une solution satisfaisante. Lorsque l'auteur est parvenu à donner l'impression du réel et à capter l'intérêt du lecteur aussi bien pour les personnages que pour le problème, il a fait suffisamment de concessions à la technique purement littéraire.

17. L'écrivain doit s'abstenir de choisir son coupable parmi les professionnels du crime. Les méfaits des bandits relèvent du domaine de la police, et non pas de celui des auteurs et des détectives amateurs. De tels forfaits composent la grisaille routinière des commissariats, tandis qu'un crime commis par une vieille femme connue pour sa grande charité est réellement fascinant.

18. Ce qui a été présenté comme un crime ne peut pas, à la fin du roman, se révéler comme un accident ou un suicide. Imaginer une enquête longue et compliquée pour la terminer par une semblable déconvenue serait se moquer du lecteur.

19. Le motif du crime doit être strictement personnel. Le roman policier doit refléter les expériences et les préoccupations quotidiennes du lecteur, tout en offrant

un exutoire à ses aspirations ou à ses émotions refoulées.

20. Enfin, je voudrais énumérer quelques trucs auxquels n'aura recours aucun auteur qui se respecte, parce que déjà trop utilisés et désormais familiers à tout amateur de littérature policière :

A. La découverte de l'identité du coupable en comparant un bout de cigarette trouvé à l'endroit du crime à celles que fume un suspect

B. La séance spirite truquée au cours de laquelle le criminel, pris de terreur, se dénonce.

C. Les fausses empreintes digitales.

D. L'alibi constitué au moyen d'un mannequin.

E. Le chien qui n'aboie pas, révélant ainsi que l'intrus est un familier de l'endroit.

F. Le coupable frère jumeau du suspect ou un parent lui ressemblant à s'y méprendre.

G. La seringue hypodermique et le sérum de vérité.

H. Le meurtre commis dans une pièce close en présence des représentants de la loi.

I. L'emploi des associations de mots pour découvrir le coupable.

J. Le déchiffrement d'un cryptogramme par le détective ou la découverte d'un code chiffré. »

Compte tenu des limitations fixées successivement par les uns et les autres pour "cerner" le genre, les auteurs de l'Age d'Or ne disposaient en réalité que d'une dizaine d'options pour construire leurs intrigues.

1) Meurtre commis par une personne. La plupart des romans policiers de l'âge d'or s'y conforment.

2) Meurtre commis par deux individus agissant de concert. (Le meurtre commis avec un complice apparaît régulièrement chez Agatha Christie et John Dickson Carr.)

3) Meurtre commis par deux individus agissant séparément. Bien qu'il y ait là une impossibilité technique, puisque, tout compte fait, la victime ne peut pas mourir deux fois, ce thème fonctionne de deux façons: ou bien il se produit une première tentative de meurtre, que l'on croit réussie, mais qui est ratée, suivie par le vrai meurtre, ou bien le meurtre a été commis par un seule personne tandis que la

seconde se contente de frapper le cadavre. Nous avons un exemple de ce type de *meurtre collectif* dans *Le crime de l'Orient-Express* d'Agatha Christie.

4) Meurtre commis par un individu agissant comme l'instrument involontaire d'un autre, par exemple, meurtre commis sous hypnose, ou bien sous l'influence d'une drogue, ou encore par mégarde, ou du fait d'un piège.

5) Deux meurtres ou plus, commis par une même personne. Le meurtrier, qui voit sa marge de manœuvre se réduire, estime nécessaire de réduire un témoin ou un complice au silence, ou bien, pour dissimuler ses mobiles strictement personnels d'avoir liquidé l'individu Untel, il veut faire croire à une affaire de meurtres *en série* afin de mêler à d'autres cadavres le seul cadavre qui importe à ses yeux, et dont les mobiles criminels sont susceptibles de le montrer du doigt.

6) Deux meurtres, ou plus, sont commis par deux personnes de connivence. Un meurtrier et son complice décident d'exécuter plusieurs personnes.

7) Deux meurtres, ou plus, sont commis par deux personnes étrangères l'une à l'autre.

8) Un suicide qui a de prime abord des airs de meurtre.

9) Un suicide délibérément maquillé en meurtre par la "victime" elle-même qui veut ainsi se venger d'une autre personne, ou bien apporter quelque chose à sa famille ou à ses amis. Les histoires de vengeance, ou encore les histoires d'assurance-vie entrent, entre autre, dans cette catégorie.

10) Un accident qui de prime abord ressemble à un meurtre.

A l'intérieur de la catégorie du *Whodunit*, le thème du crime dans une chambre close tient une place très importante. Dans le mystère de la chambre close, le meurtre intervient dans une pièce hermétiquement fermée. Un mort, visiblement assassiné (et non suicidé, ou décédé naturellement), est retrouvé dans une pièce hermétiquement fermée de l'intérieur. De ce fait, l'assassin n'a apparemment pu ni entrer ni sortir.

Ce type de crime a forcément été commis avant, pendant ou après la fermeture. C'est fatalement l'une des trois solutions qui est la bonne.

G. K. Chesterton (1874–1936), le "père" de l'enquêteur ecclésiastique Father Brown, propose à son détective trois types de solution du crime en lieu clos:

1) Le local n'est pas hermétiquement clos.

2) Le criminel est entré sans qu'on le voit.

3) Le crime a été commis avant la clôture.

Dans le meurtre en chambre close, l'explication fournie par le romancier est (délibérément) si compliquée, le crime s'entoure de circonstances tellement bizarres, que le lecteur s'égare, car il ne sait plus reconnaître le détail important dans le foisonnement piège du récit.

Les apparences immédiates sont perçues comme un obstacle à l'élucidation du mystère. Personne n'a pu entrer. Personne n'a pu sortir. Et pourtant le crime doit pouvoir s'expliquer. L'histoire bénéficie immédiatement de l'*impossibilité intrigante* de ce qui a bien *eu lieu* sans qu'on puisse comprendre *comment*.

Pourtant, dans les mystères en chambres closes il n'y a en fait que peu de place laissée à l'initiative. La victime a pu être tuée *avant* que la pièce ne soit fermée. La victime a pu être tuée *depuis* que la pièce a été rouverte. La victime a pu être assassinée à l'aide d'un piège, d'une machinerie installée par le meurtrier, qui n'avait donc pas besoin d'être physiquement présent au moment du meurtre. La pièce n'était pas hermétiquement close et le meurtrier peut y avoir pénétré par une ouverture insoupçonnée.

Le mystère du meurtre en chambre close bénéficie aussi parfois d'un halo surnaturel, fantastique, donnant lieu à un vrai faux mélange des genres, avec en superficie une fausse "histoire de fantômes" et en réalité une vraie histoire policière. Des agents surnaturels, occultes, semblent être à l'œuvre. Ce qui fascinait le plus John Dickson Carr dans ce type de meurtre, c'est justement sa proximité apparente avec la magie. Il est en effet impossible que quelqu'un soit tué s'il se trouve seul dans une pièce hermétiquement close. S'il y a eu meurtre, c'est donc qu'il y a forcément une astuce, une illusion quelque part. Le quiproquo ainsi mis en place dure tant qu'on n'a pas trouvé une explication rationnelle et parfaitement terre à terre à ce qui s'est passé.

Bien entendu la perception initiale d'une "impossibilité", ainsi que le vernis surnaturel, sont toutes deux des techniques de brouillage des pistes, destinées à entraîner (et à égarer) le lecteur dans le parcours du combattant (du détective) pour élucider le mystère, et ainsi à l'accrocher et à l'intriguer jusqu'aux dernières pages.

Enfin, pour perfectionner cet univers particulier de l'enquête policière, les règles d'écriture se multiplient jusqu'à l'apparition du roman noir américain, dit *Hard-boiled*.

Le décalogue du roman criminel selon Raymond Chandler (in : *Quelques remarques sur le roman de mystère, 1949.*) montre bien la double démarche de maintien du courant classique comme source inspiratrice, en même temps que de la prise de distance indispensable à la fabrication d'un ton nouveau dans le roman noir américain.

1. La situation originale et le dénouement doivent avoir des mobiles plausibles.

2. Il ne doit pas y avoir d'erreurs techniques sur les méthodes de meurtre et d'enquête.

3. Les personnages, le cadre et l'atmosphère doivent être réalistes. Il doit s'agir de gens réels dans un monde réel.

4. A part l'élément de mystère, l'intrigue doit avoir du poids en tant qu'histoire.

5. La simplicité fondamentale de la structure doit être suffisante pour être facilement expliquée quand le moment est venu.

6. La solution du mystère doit échapper à un lecteur raisonnablement intelligent.

7. La solution, quand elle est révélée, doit sembler inévitable.

8. Le roman policier ne doit pas essayer de tout faire à la fois. Si c'est l'histoire d'une énigme fonctionnant à un niveau mental élevé, on ne peut pas en faire aussi une aventure violente ou passionnée.

9. Il faut que d'une façon ou d'une autre le criminel soit puni, pas forcément par un tribunal. Sans la punition, c'est comme une dissonance qui irrite.

10. Il faut une raisonnable honnêteté l'égard du lecteur.

Cette ultime remarque de Raymond Chandler nous amène directement au thème du bras de fer systématique entre auteur et lecteurs dans le récit policier, autrement dit : comment avoir l'air de jouer franc-jeu (le fameux *fair-play* narratif) tout en empêchant malgré tout le lecteur de trouver la solution ?

5.- Trouver la solution: le bras de fer analytique entre auteur et lecteurs.

Pour Richard Austin Freeman (1862-1943), l'un des grands précurseurs du genre, le roman policier est l'exposé d'une enquête menée avec une méthode toute scientifique, qui met le lecteur en position non seulement de vérifier à chaque instant la progression logique de l'investigation, mais encore -- à partir du moment où il a en main tous les éléments --, à se substituer, s'il le désire, à l'enquêteur, pour le seul plaisir de le devancer et de découvrir par ses propres moyens la solution du problème.

Le roman policier est donc un récit consacré avant tout à la découverte méthodique et graduelle, par des moyens rationnels, des circonstances exactes d'un événement mystérieux et tragique. C'est pourquoi, dans le vocabulaire constamment employé par le héros détective, prédominent les idées de logique, de déduction, d'hypothèse à confirmer, de vérification d'une théorie, etc. Dès ses débuts, le roman policier se veut objectif, scientifique.

Pour éviter toute dispersion, le raisonnement doit s'appliquer à un tout petit nombre d'indices afin de découvrir peu à peu le lien d'interdépendance qui les unit. C'est la raison pour laquelle la victime, le criminel, et les suspects, doivent être pris dans une sorte de circuit fermé, afin que leurs actes s'interpénètrent et se recourent d'une manière cohérente.

Dans le *Whodunit*, catégorie spécifique à l'intérieur du genre, le lecteur bénéficie traditionnellement de toutes les informations nécessaires pour mener à bien sa propre enquête parallèlement à celle du héros détective. Il est donc théoriquement en position de trouver lui-même la solution du mystère au lieu d'attendre qu'on la lui dévoile au cours de la "réunion de famille" de tous les participants à l'affaire concernée dans l'ultime chapitre du livre. Malgré tout, l'intérêt de l'auteur (qui, sans quoi, verrait son histoire perdre tout intérêt), est de tout faire pour empêcher le lecteur d'y voir plus clair que son détective avant le chapitre conclusif.

Un rébus intellectuel est présenté au lecteur, qui doit reconstituer, s'il le peut, le puzzle du mystère criminel. La mécanique narrative consiste à feindre d'être fair-play avec le public, pour mieux l'égarer ensuite dans des méandres de fausses pistes et de faux coupables, avant de lui proposer enfin la dénouement de l'énigme,

le plus souvent dans un chapitre de reconstitution finale. C'est la technique des solutions possibles, proposées en cascade aux lecteurs, et qui, les unes après les autres, s'avèrent toutes fausses. L'intrigue est donc conçue en réalité de manière à mettre le lecteur hors d'état de trouver prématurément la solution.

Un rébus intellectuel est ainsi présenté au lecteur, qui doit reconstituer, s'il le peut, le puzzle du mystère criminel, en dépit des alibis irréfutables, en dépit des alibis fabriqués de toutes pièces, et en dépit des alibis manquants. L'établissement des alibis repose sur des reconstitutions d'itinéraires et d'horaires et des minutages précis. Or, les suspects innocents ne peuvent souvent justifier de leur emploi du temps, tandis que les coupables disposent d'alibis en or. Bien entendu, ce type de situation n'est qu'un point de départ, que le romancier complique à loisir pour brouiller encore plus les pistes, et accroître ainsi le nombre de combinaisons et d'interprétations possibles.

Le jeu se joue donc à des niveaux multiples: dans le livre, jeu narratif de cache-cache entre l'auteur et le lecteur, et, sur le terrain, jeu du chat et de la souris entre le détective et le criminel.

L'intrigue doit être conçue de telle manière que le lecteur soit mis hors d'état de deviner prématurément la solution. Les divers auteurs se spécialisent dans la mécanique narrative qui consiste à jouer franc-jeu (jusqu'à un certain point), pour mieux égarer le public dans toute une série de fausses pistes et de faux coupables, avant de lui révéler enfin l'identité surprenante du meurtrier dans le chapitre de reconstitution finale.

Un bon exemple de ce procédé ("*Je vous dis tout, mais je vous dis tellement de choses que je vous embrouille*") est l'histoire à solutions multiples, schéma typique des intrigues de John Dickson Carr, véritable spécialiste en la matière: Dickson Carr est habile à fournir toutes sortes d'explications à des situations apparemment impossibles. Il propose donc *plusieurs* reconstitutions *plausibles* du même meurtre, toutes plus convaincantes les unes que les autres!

Pour commencer, un témoin astucieux, ou bien un policier trop expéditif, démontre en termes irréfutables que X est la seule personne à avoir pu commettre le meurtre.

C'est une première fausse piste, car X est assassiné à son tour peu après, ou bien parvient à prouver qu'il n'est pour rien dans cette affaire. C'est alors qu'on découvre des indices indéniables de la culpabilité de Y.

Cependant il s'agit d'une énième fausse piste, car le détective finit par démontrer qu'une réalité ce n'est ni X ni Y le meurtrier, mais Z, brillante démonstration qui clôt l'enquête.

L'histoire à solutions multiples est une technique visant à miner peu à peu toutes les convictions du lecteur, qui ne sait plus où donner de la tête. Le romancier dispose des indices, esquisse des mobiles, et le lecteur est bientôt persuadé que Untel est l'assassin. Ne reste plus alors qu'à faire tout démentir par le héros détective, qui écarte brillamment un à un tous les coupables et suspects possibles, avant de s'acheminer triomphalement vers le coup de théâtre final, durant lequel tout ce qui n'a pas encore reçu de réponse s'éclaire.

On le voit, les spécialistes des solutions en cascade servent d'abord à leurs lecteurs plusieurs solutions possibles, qui s'avèrent toutes fausses, puis terminent par la vraie. Cette technique confirme que sommes bien dans le cadre d'un jeu abstrait collectif, qui estompe la froide réalité du meurtre, car elle fait de la solution finale une variante comme une autre d'une série d'ingénieuses constructions intellectuelles.

L'objectif légitime de l'auteur est d'empêcher le lecteur de découvrir qui est le meurtrier avant la fin du livre, et il est fondé à employer tout stratagème pour y parvenir, mais à condition de jouer ce jeu avec un minimum d'honnêteté.

Le fair-play narratif implique que le coupable soit quelqu'un qui a joué un rôle conséquent dans l'histoire. De ce fait, le méchant doit être à la fois *masqué* et en *évidence* pendant une bonne partie du récit. Il ne conviendrait pas que ce soit un personnage si secondaire et flou qu'il n'aurait jamais attiré l'attention. Charger du crime au dernier chapitre quelqu'un qui a joué dans l'intrigue un simple rôle de figurant, ne serait pas du goût du lecteur, conscient d'avoir ainsi été piégé et empêché de "jouer" lui-même au détective. Dans la même optique, le criminel doit apparaître *tôt* dans le récit. Bien que le but de l'auteur soit de *cache*r sa nature criminelle au lecteur, cela ne lui donne pas le droit de faire apparaître au tout dernier moment et à l'ultime chapitre un personnage *nouveau* qui se révèle être le meurtrier.

A la longue, le succès du genre se retourne contre l'imagination de ses auteurs, car il rend de plus en plus difficile l'élaboration d'intrigues nouvelles *vraiment* originales. Le nombre de plus en plus élevé d'intrigues policières assimilées par le lecteur passionné, avide de lectures, moyennement intelligent, et doté d'une capacité de mémorisation convenable, augmente forcément d'autant sa perspicacité.

Le romancier s'adapte donc et fait face à ces difficultés nouvelles en poussant plus loin la complication, en multipliant les personnages afin de mieux (em)brouiller les pistes, en imaginant des crimes *rare*s, commis dans des conditions plausibles mais exceptionnelles. Il faut désormais des mobiles sortant toujours plus de l'ordinaire. Les écrivains se mettent à choisir des criminels de plus en plus improbables, jusqu'à ce que le chef de la police, le détective amateur, et même le narrateur de l'histoire se révèlent être les meurtriers, tandis que le bon à rien de neveu qui va hériter après la mort si peu naturelle de son oncle, est parfaitement innocent.

En réponse, le lecteur commence à considérer avec méfiance les personnages les plus sincères, qui n'ont apparemment aucune raison de commettre un meurtre. De là provient le perfectionnement de la notion paradoxale de crime parfait. Le crime *impossible* sera le crime idéal. Le fascinant problème du local clos s'insère dans cette démarche. Mais, selon le dicton favori de Sherlock Holmes, la solution juste, bien qu'incroyable au premier abord, réside dans l'élimination de toutes les impossibilités...

II.- Analyse du texte fondateur de C. Doyle, clé de lecture des nouvelles.

6.- Une *Etude en Rouge* : le texte fondateur des enquêtes de Sherlock Holmes, détective privé et du Docteur Watson, narrateur et faire-valoir.

La rencontre historique entre Sherlock Holmes et le Docteur Watson est rapportée par ce dernier dans les pages initiales de la relation d'une *Etude en Rouge*, la première enquête à laquelle il assiste. Ce texte introductif est riche d'enseignements concernant les schémas narratifs qui seront systématiquement

utilisés par Arthur Conan Doyle dans ses récits des investigations de celui qui deviendra le plus célèbre des détectives.

Une *Etude en Rouge* (essentiellement le début et la fin du roman, où Sherlock Holmes est au premier plan) sert de texte de base, méthodologique, pour l'analyse de toutes les nouvelles du Corpus contenu dans le tome 1 de la collection Bouquins. Il s'agira en effet de retrouver de façon systématique les éléments narratifs codifiés que Conan Doyle est parvenu à mettre en place (exception faite de quelques rectifications mineures auxquelles il procédera ultérieurement), dès son premier récit.

En 1878, reçu médecin à l'Université de Londres, je me rendis à Netley pour suivre les cours prescrits aux chirurgiens de l'armée. Et là, je complétais mes études. On me désigna ensuite, comme aide-major, pour le 5e régiment de fusiliers de Northumberland en garnison aux Indes.

Avant que j'eusse pu le rejoindre, la seconde guerre d'Afghanistan avait éclaté. (...) Si la campagne procura des décorations et de l'avancement à certains, à moi elle n'apporta que déboires et malheurs. On me détacha de ma brigade pour m'adjoindre au régiment de Berkshire. Ainsi je participai à la fatale bataille de Maiwand. Une balle jézaiïle m'atteignit à l'épaule. Elle me fracassa l'os et frôla l'artère sous-clavière. Je n'échappai aux sanguinaires Ghazis que par le dévouement et le courage de mon ordonnance Murray: il me jeta en travers d'un cheval de bât et put me ramener dans nos lignes.

Epuisé par les souffrances et les privations, je fus dirigé, avec un convoi de nombreux blessés, sur l'hôpital de Peshawar. Bientôt, j'entrai en convalescence. Je me promenais déjà dans les salles, et même j'allais me chauffer au soleil sous la véranda, quand la fièvre entérique me terrassa: c'est le fléau de nos colonies indiennes. Des mois durant, on désespéra de moi. Enfin je revins à la vie. Mais j'étais si faible, tellement amaigri, qu'une commission médicale décida mon rapatriement immédiat. Je m'embarquai sur le transport Oronte et, un mois plus tard, je posai le pied sur la jetée de Portsmouth. Ma santé était irrémédiablement perdue. Toutefois, un gouvernement paternel m'octroya neuf mois pour l'améliorer.

Ces premières lignes nous indiquent déjà plusieurs choses sur le statut de John Watson en tant que personnage: il participe à la guerre, mais tout se passe mal

pour lui. Il s'agit donc d'un personnage de second plan, dont les actes ne débouchent sur rien d'héroïque. Cette entrée en matière prépare donc son rôle futur de second, de « simple » faire-valoir du héros véritable, Sherlock Holmes.

Quant à la spécialisation médicale de Watson, elle est parfaite pour le rôle qu'il tiendra bientôt, puisqu'un certain nombre de cadavres (dont il faudra déterminer les circonstances de la mort) jalonneront les enquêtes policières de Holmes. Sa blessure de guerre afghane deviendra également "célèbre", dans la mesure où la distraction de Conan Doyle la situera tantôt à l'épaule, tantôt à la jambe...

Je n'avais en Angleterre ni parents ni amis: j'étais aussi libre que l'air -- autant, du moins, qu'on peut l'être avec un revenu quotidien de 9 shillings et 6 pence! Naturellement, je me dirigeai vers Londres, ce grand cloaque où se déversent irrésistiblement tous les flâneurs et tous les paresseux de l'Empire. Pendant quelque temps, je menai dans un hôtel privé du Strand une existence sans but et sans confort. Je dépensais très libéralement. A la fin, ma situation pécuniaire m' alarma. Je me vis en face de l'alternative suivante: ou me retirer quelque part à la campagne, ou changer du tout au tout mon train de vie. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai. et, pour commencer, je résolus de quitter l'hôtel pour m'établir dans un endroit moins fashionable et moins coûteux.

Le jour où j'avais mûri cette grande décision, j'étais allé prendre un verre au Criterion Bar. Quelqu'un me toucha l'épaule. Je reconnus l'ex-infirmier Stamford, que j'avais eu sous mes ordres à l'hôpital St-Bartholomew's. Pour un homme réduit à la solitude, c'était vraiment une chose agréable que l'apparition d'un visage familier. Auparavant Stamford n'avait jamais été un réel ami, mais, ce jour-là, je l'accueillis avec chaleur, et lui, parallèlement, parut enchanté de la rencontre. Dans l'exubérance de ma joie, je l'invitai à déjeuner au Holborn. Nous partîmes ensemble en fiacre. (...)

Je lui racontai brièvement mes aventures.

"Pauvre diable! fit-il avec compassion, après avoir écouté mon récit. Qu'est-ce que vous vous proposez de faire maintenant?"

"Chercher un appartement, répondis-je. Peut-on se loger confortablement à bon marché?"

"Voilà qui est étrange, dit mon compagnon. Vous êtes le second aujourd'hui à me poser cette question.

"Qui était le premier?"

"Un type qui travaille à l'hôpital, au laboratoire de chimie. Ce matin, il se plaignait de ne pas pouvoir trouver avec qui partager un bel appartement qu'il a déniché: il est trop cher pour lui seul.

"Par Jupiter! m'écriai-je. S'il cherche un colocataire, je suis son homme. La solitude me pèse, à la fin!"

Le jeune Stamford me regarda d'un air assez bizarre par-dessus son verre de vin.

"Si vous connaissiez Sherlock Holmes, dit-il, vous n'aimeriez peut-être pas l'avoir pour compagnon.

"Pourquoi? Vous avez quelque chose à dire contre lui?"

"Oh! Non! Seulement, il a des idées spéciales... Il s'est entiché de certaines sciences... Autant que j'en puisse juger, c'est un assez bon type.

Conan Doyle fixe ici les circonstances de la première rencontre entre John Watson et Sherlock Holmes. Watson se retrouve à Londres, à cette époque la plus grande métropole industrialisée du monde, avec son lot concentré d'actes criminels, et siège de la célèbre police de Scotland Yard. Watson est sans le sou, et cherche donc un co-locataire. Or, il se trouve que Holmes, à ses débuts dans sa carrière de détective, est dans la même situation financière précaire que son futur ami. Le terrain est prêt pour l'emménagement commun à la célèbre adresse du 221 b Baker Street.

On remarque également que tout ce que Watson dit de lui-même en fait un individu ne sortant pas de l'ordinaire, tandis que ce n'est pas le cas des premiers commentaires sur la personnalité de Holmes. Défini comme quelqu'un de mystérieux, de bizarre, qui a des idées spéciales, il se démarque immédiatement du commun des mortels. Le couple d'enquêteurs Holmes/Watson sera justement basé sur le contraste permanent entre les remarques désespérément terre à terre de Watson, et les déductions lumineuses de Sherlock Holmes.

"Il étudie la médecine, je suppose.

"Non. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a l'intention de faire. Je le crois très fort en anatomie, et c'est un chimiste de premier ordre. Mais je ne pense pas qu'il ait jamais réellement suivi des cours de médecine. Il a fait des études décousues et excentriques. En revanche, il a amassé une foule de connaissances rares qui étonneraient les professeurs.

"Vous ne lui avez jamais demandé quels étaient ses projets?"

"Non, il n'est pas facile de lui arracher une confidence... Quoique, à ses heures, il soit assez expansif.

"J'aimerais faire sa connaissance, dis-je. Tant mieux s'il a des habitudes studieuses et tranquilles: je pourrai partager avec lui l'appartement. Dans mon cas, le bruit et la surexcitation sont contre-indiqués: j'en ai eu ma bonne part en Afghanistan! Où pourrais-je trouver votre ami?"

"Il est sûrement au laboratoire. Tantôt il fuit ce lieu pendant des semaines, tantôt il y travaille du matin au soir.

Même si pour l'instant le lecteur ne peut avoir une idée claire de ce qui l'attend, puisqu'il découvre petit à petit (à l'instar de Watson lui-même) ce qu'est la personnalité de Sherlock Holmes, on peut souligner deux éléments essentiels. Le premier est un penchant pour des domaines de recherche scientifiques (médecine générale, anatomie, chimie...), ce qui est logique puisque, comme on l'apprendra par la suite, il enquête sur des crimes. Cet intérêt pour certaines branches scientifiques ne se traduit pas par l'obtention de diplômes officiels, mais par une activité d'autodidacte. Le personnage est visiblement une sorte de *self made man* de l'intellect. Cette indépendance autosuffisante de Holmes est une indication supplémentaire de son futur rôle de protagoniste dans le récit.

L'autre élément essentiel est le caractère changeant du personnage, tantôt bavard, tantôt muet comme une carpe, mais globalement peu expansif et assez lunatique, ainsi que l'irrégularité du rythme de son activité, tantôt faible ou inexistante, tantôt acharnée. Tout cela prépare le terrain pour les révélations futures sur les déséquilibres du comportement de Holmes: exalté lors de ses investigations, prostré et victime de l'ennui et du spleen dès qu'il n'enquête plus. Il a recours alors au stimulant artificiel de la cocaïne diluée à 7% en attendant une nouvelle enquête sortant de l'ordinaire.

"Si nous ne nous convenons pas, nous nous séparerons, voilà tout! Pour vouloir dégager comme ça votre responsabilité, Stamford, ajoutai-je en le regardant fixement, vous devez avoir une raison. Laquelle? L'humeur du type est-elle si terrible? Parlez franchement.

"Il n'est pas facile d'exprimer l'inexprimable! répondit-il en riant. Holmes est un peu trop scientifique pour moi, cela frise l'insensibilité! Il administrerait à un ami une petite pincée de l'alcaloïde le plus récent, non pas, bien entendu, par malveillance, mais simplement par esprit scientifique, pour connaître exactement les effets du poison! Soyons juste: il en absorberait lui-même, toujours dans l'intérêt de la science! Voilà sa marotte: une science exacte, précise.

"Il y en a de pires...

"Oui, mais la sienne lui fait parfois pousser les choses un peu loin... Quand, par exemple, il bat dans les salles de dissection les cadavres à coups de canne, vous avouerez qu'elle se manifeste d'une manière pour le moins bizarre!

"Il bat les cadavres?

"Oui, pour vérifier si on peut leur faire des bleus! Je l'ai vu, de mes yeux vu.

"Et vous dites après cela qu'il n'étudie pas la médecine?

"Dieu seul sait quel est l'objet de ses recherches! Nous voici arrivés, jugez l'homme par vous-même.

Nous avons ici un autre rappel de l'étrangeté de Holmes pour qui le regarde en restant extérieur à son intimité, ainsi que le côté jusqu'au-boutiste, passionné, du personnage, dont le souci d'expérimentation scientifique garantit, comme on le comprendra ensuite, l'exactitude de ses déductions lors de l'examen des scènes du crime, -- et par conséquent son efficacité professionnelle.

C'était une pièce haute de plafond, encombrée d'innombrables bouteilles. Çà et là se dressaient des tables larges et peu élevées, toutes hérissées de cornues, d'éprouvettes et de petites lampes Bunsen à flamme bleue vacillante. La seule personne qui s'y trouvait, courbée sur une table éloignée, paraissait absorbée par son travail. En entendant le bruit de nos pas, l'homme jeta un regard autour de lui. Il se releva d'un bond en poussant une exclamation de joie:

"Je l'ai trouvé! Je l'ai trouvé! cria-t-il à mon compagnon en accourant, une éprouvette à la main. J'ai trouvé un réactif qui ne peut être précipité que par l'hémoglobine!

Sa physionomie n'aurait pas exprimé plus de ravissement s'il avait découvert une mine d'or.

Ici encore, dès sa première apparition physique, Holmes se démarque du commun des mortels. L'image traditionnelle du savant perdu au milieu de ses cornues n'est pas dans ce cas celle d'un apprenti sorcier quelconque, mais celle d'un scientifique autodidacte efficace, comme le montre son extrême concentration, trait de caractère essentiel du personnage. Son côté enthousiaste l'emporte ici sur sa réserve communicative habituelle, car il vient de faire une percée scientifique (encore incompréhensible aux yeux de ses interlocuteurs), susceptible à son avis de faire progresser les enquêtes criminelles.

"Dr Watson, Mr Sherlock Holmes, dit Stamford en nous présentant l'un à l'autre.

"Comment allez-vous? dit-il cordialement

Il me serra la main avec une vigueur dont je ne l'aurais pas cru capable.

"Vous avez été en Afghanistan, à ce que je vois!

"Comment diable le savez-vous? demandai-je avec étonnement.

"Ah çà!...

Il rit en lui-même.

Conan Doyle met tout de suite en avant ce qui constitue l'essentiel chez son personnage, à savoir, son cerveau analytique. Holmes ne cesse jamais d'observer et de déduire. Ainsi, il ne lui a fallu qu'un seul regard pour reconstituer immédiatement le parcours existentiel récent de Watson. Le fait de proposer de but en blanc le résultat de son analyse, en escamotant le processus de raisonnement sophistiqué mais ultra-rapide qui l'a amené à cette constatation, sera une constante du rapport entre Holmes, qui mène l'enquête, et Watson et les autres, toujours en retard sur les événements. Les déductions de Holmes prennent de la sorte un aspect "miraculeux" pour ceux qui sont incapables de reconstituer les tenants et les aboutissants de sa démarche analytique.

"La question du jour, reprit-il, c'est l'hémoglobine! Vous comprenez sans doute l'importance de ma découverte?"

"Au point de vue chimique, oui, répondis-je, mais au point de vue pratique..."

"Mais, cher monsieur, c'est la découverte médico-légale la plus utile qu'on ait faite depuis des années! Ne voyez-vous pas qu'elle nous permettra de déceler infailliblement les taches de sang? Venez par ici!"

Dans son ardeur, il me prit par la manche et m'entraîna vers sa table de travail.

"Prenons un peu de sang frais, dit-il. (Il planta dans son doigt un long poinçon et recueillit au moyen d'une pipette le sang de la piqûre.) Maintenant j'ajoute cette petite quantité de sang à un litre d'eau.

Tout en parlant, il jeta quelques cristaux blancs. Puis il versa quelques gouttes d'un liquide incolore. Aussitôt le composé prit une teinte d'acajou sombre. En même temps, une poussière brunâtre se déposa.

"Ah! Ah! s'exclama-t-il en battant des mains, heureux comme un enfant avec un nouveau jouet. Que pensez-vous de cela?"

"Cela me semble un réactif précis, répondis-je.

"Magnifique! Magnifique! Que le sang soit vieux ou non, mon procédé s'applique. Si on l'avait inventé plus tôt, des centaines d'hommes actuellement en liberté de par le monde auraient depuis longtemps subi le châtement de leurs crimes.

"En effet! murmurai-je.

"Toutes les causes criminelles roulent là-dessus. Mettons que l'on soupçonne un homme d'un crime commis il y a plusieurs mois. On examine son linge et ses vêtements et on y décèle des taches brunâtres. Mais voilà: est-ce qu'il s'agit de sang, de boue, de rouille ou de fruits? Cette question a embarrassé plus d'un expert, et pour cause. Avec le procédé Sherlock Holmes, plus de problème!"

Au cours de cette tirade, ses yeux avaient jeté des étincelles. Il termina, la main sur le cœur, et s'inclina comme pour répondre aux applaudissements d'une foule imaginaire.

"Mes félicitations! dis-je étonné de son enthousiasme.

Les propos fatidiques ont été prononcés: découverte médico-légale. Conan Doyle commence à orienter de plus en plus précisément le lecteur vers ce qui

constitue le domaine de spécialisation et de prédilection de Holmes. Son personnage est un détective de type nouveau, moderne, en phase avec son lieu d'action, Londres, capitale de l'Empire britannique, qui domine le monde, et en phase avec son époque d'intense développement industriel. L'activité de Holmes fait de lui un précurseur dans le domaine de l'examen exhaustif, objectif et méticuleux des indices et des pièces à conviction, comportement qui deviendra la règle dans la police scientifique (*Forensic*).

"Prenez le procès de von Bischoff à Francfort, l'année dernière, reprit-il. A coup sûr, il aurait été pendu si l'on avait connu ce réactif. Il y a eu aussi Mason de Bradford, et le fameux Muller, et Lefèvre de Montpellier et Samson de La Nouvelle-Orléans. Je pourrais citer 20 cas où mon test aurait été probant.

"Vous êtes les annales ambulantes du crime! lança Stamford en éclatant de rire. Vous devriez fonder un journal: Les Nouvelles policières du Passé!

"Cela serait d'une lecture très profitable, dit Sherlock Holmes en collant un petit morceau de taffetas gommé sur la piqure de son doigt.

Se tournant vers moi, avec un sourire, il ajouta:

"Il faut que je prenne des précautions, car je tripote pas mal de poisons! Il exhiba sa main. Elle était mouchetée de petits morceaux de taffetas et brûlée un peu partout par des acides puissants.

Ici encore, Conan Doyle (à travers son chroniqueur Watson) choisit d'insister sur la tournure d'esprit scientifique de son personnage: Holmes a visiblement étudié en profondeur tout ce qui se rapporte aux crimes commis à son époque, afin de pouvoir s'appuyer sur les faits et les enseignements du passé pour mieux élucider les mystères du présent. Ce penchant pour les statistiques du crime se retrouvera dans les multiples utilisations ultérieures par Holmes, qui les tient méticuleusement à jour, de ses fameux dossiers criminels rangés sur les étagères de sa bibliothèque, remplis de coupures de journaux classées par ordre alphabétique. Une fois de plus Holmes apparaît comme un précurseur de la future police scientifique avec sa méthode de fichage systématique de tous les éléments d'information possibles concernant l'activité criminelle.

Sherlock Holmes parut enchanté.

"J'ai l'œil sur un appartement dans Baker Street, dit-il. Cela ferait très bien notre affaire. L'odeur du tabac fort ne vous incommode pas, j'espère?"

"Je fume moi-même le Ship, répondis-je.

"Un bon point pour vous. Je suis toujours entouré de produits chimiques. Et, à l'occasion, je fais des expériences. Cela non plus ne vous gêne pas?"

"Pas du tout.

*"Voyons: quels sont mes autres défauts? Ah! oui, de temps à autre, j'ai le cafard. Je reste plusieurs jours de suite sans ouvrir la bouche. Il ne faudra pas croire alors que je vous boude. Cela passera si vous me laissez tranquille. A votre tour, maintenant. Qu'est-ce que vous avez à avouer? Il vaut mieux que deux types qui envisagent de vivre en commun connaissent d'avance le pire l'un de l'autre! (...)
Faites-vous entrer le violon dans la catégorie des bruits fâcheux? demanda-t-il avec anxiété.*

"Cela dépend de l'exécutant, répondis-je. Un morceau bien exécuté est un régal divin, mais, s'il l'est mal!..."

"Allons, ça ira! s'écria-t-il en riant de bon cœur. C'est une affaire faite -- si, bien entendu, l'appartement vous plaît.

A noter ici que les facultés d'observation de Holmes s'étendent aussi à lui-même, et qu'il est parfaitement conscient des hauts et des bas cycliques de son humeur, constat qui donnera d'ailleurs lieu à une série de piquantes scènes et échanges de vues entre le renfrogné Holmes et le communicatif Watson.

L'accord de cohabitation est conclu, et durera jusqu'au premier mariage du docteur Watson. L'adresse mythique de Baker Street a été donnée. Les signes distinctifs ont été mis en avant:: expérimentations scientifiques à domicile (point de départ des célèbres "monographies" très pointues de Holmes, abordant les techniques d'investigation basées sur l'examen de toutes sortes d'indices matériels), utilisation intensive du tabac : cigares, cigarettes, mais surtout le fameux râtelier de pipes, qui deviendra légendaire, et pratique occasionnelle du violon, qui apporte une touche "artistique" au personnage, mélomane averti, grand amateur de récitals de violon et d'opéras wagnériens. Bientôt arriveront aussi la loupe en main, la casquette à double visièrre, et le long manteau Macfarlane à cape. La description du "look" du détective privé sera ainsi achevée.

Stamford et moi, nous le laissâmes au milieu de ses produits chimiques et nous marchâmes vers mon hôtel. Je m'arrêtai soudain, et, tourné vers lui:

"A propos, demandai-je, à quoi diable a-t-il vu que je revenais de l'Afghanistan?"

Mon compagnon eut un sourire énigmatique.

"Voilà justement sa petite originalité, dit-il. Il a un don de divination extraordinaire. Plusieurs ont cherché sans succès à se l'expliquer.

"Oh! un mystère? A la bonne heure! dis-je en me frottant les mains. C'est très piquant. Je vous sais gré de nous avoir mis en rapport. L'étude de l'homme est, comme vous le savez, le propre de l'homme.

"Alors, étudiez-le! dit Stamford en prenant congé de moi. Mais vous trouverez le problème épineux!... Je parie qu'il en apprendra plus sur vous que vous n'en apprendrez sur lui. Au plaisir, Watson!"

"Au plaisir! répondis-je.

Je déambulai vers mon hôtel, fort intrigué par ma nouvelle relation.

Holmes expliquera par la suite régulièrement qu'il n'a pas de don de divination, comme le pense à tort ici Stamford, et qu'il n'en a pas pour la bonne raison qu'il ne devine jamais : il déduit. Il se contente d'observer rigoureusement les faits et d'en tirer scientifiquement les inévitables conclusions.

Il est également intéressant de constater chez Watson une disponibilité immédiate vis-à-vis de tout ce qui est mystère à résoudre, penchant qui l'amènera à collaborer aux enquêtes à venir de son futur ami et colocataire, et qui le conduira à devenir son mémorialiste.

Sherlock Holmes ne paraissait certes pas difficile à vivre! C'était, à sa manière, un homme tranquille, avec des habitudes invariables. Il était rarement debout après 10 h du soir, et le matin, inmanquablement, avant que j'eusse quitté mon lit, il avait pris son petit déjeuner et était sorti. Tantôt il passait la journée au laboratoire de chimie, tantôt dans les salles de dissection. De temps à autre, il faisait une longue marche qui, semblait-il, le conduisait parmi les quartiers les plus malfamés. Dans ses accès de travail, il déployait une énergie à toute épreuve. Puis

venait la réaction: pendant de longues journées, il restait étendu sur le canapé sans rien dire, sans remuer un muscle, depuis le matin jusqu'au soir. Alors son regard devenait si rêveur et si vague, que j'aurais pu le soupçonner de s'adonner à quelque narcotique. Mais sa sobriété en tout, sa tempérance habituelle, interdisaient une telle supposition.

Comme on le constate, Conan Doyle s'amuse ici à pratiquer un petit jeu d'imbrications intertextuelles. C'est lui qui raconte l'histoire, mais il nous parle de Watson, qui sera à son tour le narrateur fictif des enquêtes de Holmes. Holmes se livre à des enquêtes criminelles, et Watson rapportera donc ses investigations, mais comme pour le moment il l'ignore, il se livre donc à sa propre enquête personnelle (dans un récit où tout sera basé sur l'enquête) pour percer à jour le secret des activités et agissements encore mystérieux de son colocataire.

L'allusion au "narcotique" est un premier pas dans la bonne direction, mais Watson piétine, car cela ne cadre malheureusement pas avec ses autres observations, tout aussi correctes, sur la sobriété et la tempérance du personnage. Nous avons là une préfiguration de ce que sera constamment Watson: quelqu'un qui *regarde*, mais qui *n'observe pas*, comme le lui reprochera à plusieurs reprises Holmes. Watson remarque seulement les évidences les plus flagrantes. Rien d'étonnant dès lors qu'il ne soit pas très fort pour parvenir aux bonnes conclusions. Si par hasard il hasarde une conjecture, elle sera généralement banale, incomplète ou fausse.

Bien entendu, ici aussi joue l'intertextualité mise en place par Conan Doyle. Il est dans l'intérêt du romancier d'avoir une histoire rapportée par un témoin qui peine à aller directement à l'essentiel, car ce faisant il retarde le plus longtemps possible la révélation du mystère. Cette absence de qualité déductive chez Watson se révèle être une qualité essentielle en tant que narrateur fictif et personnage de faire-valoir. Watson est en fait un double faire-valoir, celui de Holmes, et aussi celui de l'auteur Arthur Conan Doyle.

Sa personne même, son apparence ne pouvaient laisser de frapper l'observateur le plus distrait. Il mesurait un peu plus d'un mètre 80, mais il était si

excessivement mince qu'il paraissait beaucoup plus grand. Ses yeux étaient vifs et perçants – sauf dans les intervalles auxquels j'ai fait allusion. Son nez aquilin et fin donnait à sa physionomie un air attentif et décidé. La forme carrée et proéminente de son menton indiquait aussi l'homme volontaire. Ses mains étaient toujours tachées d'encre ou maculées de produits chimiques. Cependant, il possédait une extraordinaire délicatesse du toucher. J'eus souvent l'occasion de le constater en le regardant manier ses fragiles instruments de chimie.

Nous avons ici le côté "physique" du personnage Holmes. Le choix des mots et des détails montre que la description se veut autant spirituelle que corporelle. Ce n'est pas seulement un penseur, c'est aussi un homme de terrain, et donc un homme d'action. Son côté passionné et volontaire fait qu'il dispose de réserves d'énergies presque inépuisables lorsqu'il est sur un cas passionnant. Et on apprendra plus tard qu'il pratique des sports de combat (boxe, canne, arts martiaux), ce qui peut certainement se révéler utile pour quelqu'un qui, comme l'a déjà observé Watson, se déplace régulièrement dans les quartiers les plus malfamés de Londres.

Il n'étudiait pas la médecine. Je dirai même qu'il n'avait jamais suivi de cours en vue d'acquérir un diplôme scientifique ou de se ménager une porte d'entrée officielle dans le monde savant. Cependant, son ardeur pour diverses études était remarquable. Dans certaines matières sortant de l'ordinaire, il avait des notions si étendues et si détaillées que ses observations m'avaient pour ainsi dire ébaubi. Sûrement, il n'avait pas tant travaillé, ni acquis des renseignements aussi précis sans s'être fixé un but défini. (...)

Ses ignorances étaient aussi remarquables que sa science. De la littérature contemporaine, de la philosophie et de la politique, il ne semblait savoir à peu près rien.

Ma surprise atteignit son paroxysme quand je découvris incidemment qu'il ignorait la théorie de Copernic et tout le système solaire! Qu'un être humain instruit, vivant en ce 19^e siècle, ignore que la Terre tourne autour du soleil me semblait un fait si extraordinaire que j'avais peine à y croire.

"Vous paraissez étonné, dit-il en souriant de ma surprise. Mais maintenant que je sais cela, je vais faire tout mon possible pour l'oublier!

"Pour l'oublier?..."

"Voyez-vous, expliqua-t-il, le cerveau est comme un petit grenier d'abord vide. Notre affaire est de le garnir de meubles de notre choix. L'étourdi l'encombre de tout le fatras qu'il trouve sur son chemin. Au contraire, le travailleur intelligent choisit avec discernement ce qu'il range dans sa cervelle. Il ne s'occupe que des choses utiles. Mais il en possède une grande variété, qu'il tient en ordre. L'erreur est de s'imaginer que ce petit grenier a des murs élastiques indéfiniment extensibles. Soyez sûr qu'à un moment donné chaque nouvelle acquisition prend la place d'une ancienne! Il importe donc beaucoup de ne pas laisser les connaissances superficielles évincer celles dont on a besoin.

"Mais le système solaire! fis-je.

"Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse? coupa-t-il avec impatience. Vous dites que nous tournons autour du soleil. Si nous tournions autour de la lune, cela ne ferait pas deux sous de différence pour moi et pour mes travaux!

Je faillis lui demander alors en quoi consistaient ces travaux, mais je me ravisai: un je ne sais quoi dans ses manières m'avertit que ma question serait mal reçue. Je méditai sur ce court entretien. De propos délibéré, Holmes négligeait toute connaissance étrangère à l'objet de ses recherches. Par conséquent, tout ce qu'il savait lui servait à quelque chose. Je récapitulai mentalement tous les sujets sur lesquels il m'avait semblé bien informé:

Sherlock Holmes. Ses connaissances:

1. En littérature: nulles.

2. En philosophie: nulles.

3. En astronomie: nulles.

4. En politique: faibles.

5. En botanique: spéciales. Est calé sur la belladone, l'opium, tous les poisons en général. Ne connaît rien au jardinage.

6. En géologie: pratiques, mais restreintes. Distingue au premier coup d'œil les différentes espèces de terrains. Après s'être promené à pied dans Londres, m'a montré des éclaboussures sur son pantalon et, d'après leur couleur et consistance, a déterminé dans quel quartier il les avait essuyées.

7. En chimie: approfondies.

8. En anatomie: exactes, mais sans système.

9. En littérature à sensation: immenses. Semble posséder tous les détails de chaque crime horrible commis au cours du siècle.

10. *Joue bien du violon.*

11. *Est très adroit à la canne, à la boxe, à l'escrime.*

12. *A une bonne connaissance pratique des lois anglaises.*

Watson nous propose ici un portrait essentiel de Holmes en tant qu'individu qui, délibérément, se spécialise à outrance. Sherlock Holmes ne cherche pas à savoir pour le plaisir et la curiosité de savoir. Il ne cherche à connaître (et dans ce cas, mieux que tout autre) que ce qui lui permet de progresser dans son domaine d'intérêt personnel, l'investigation criminelle. Pour arrêter un meurtrier, il est plus utile de pouvoir reconnaître ses empreintes de pas sur le terrain que d'être capable de positionner la Grande Ourse dans le ciel étoilé... Tout ce qui ne se rapporte pas, même de loin, à sa spécialité, est banni par Holmes, attitude justifiée par sa curieuse théorie de l'esprit / grenier qu'on doit bien se garder d'encombrer avec un bric-à-brac inutile.

Je découvris bientôt qu'il avait beaucoup de relations parmi différentes classes de la société. Entre autres, un petit homme à l'œil noir, avec une face de rat au teint plombé, qu'il me présenta sous le nom de Lestrade. En huit jours, il vint trois ou quatre fois. Un matin, arriva une jeune fille élégamment vêtue, qui resta plus d'une demi-heure. L'après-midi du même jour nous amena un visiteur à tête grise, d'aspect minable, ressemblant à un colporteur juif. Il paraissait très excité. Une femme âgée le suivit de près en traînant la savate. Une autre fois, Holmes reçut un vieux monsieur à cheveux blancs, puis un cheminot. Quand l'un de ces individus difficilement classables faisait son apparition, mon compagnon me priait de le laisser en possession de la salle commune, et je me retirais dans ma chambre. Il s'excusait toujours du dérangement que cela me causait.

"Cette pièce doit me servir de bureau, disait-il, et ces gens-là sont mes clients.

Nous voyons avec quelle habileté Conan Doyle introduit ici son troisième personnage caractéristique (il ne manque plus que sa logeuse, Mrs Hudson...), qui s'avère être l'inspecteur Lestrade de Scotland Yard. Il suffit de comparer le physique de Holmes au sien, pour comprendre que la petite taille de Lestrade, son teint plombé, son œil noir et sa face de rat, annoncent un statut en demi-teinte, qui sera développé ultérieurement. Pour clore ses enquêtes les plus difficiles, Lestrade, plutôt

limité sur le plan intellectuel, dépend du cerveau de Holmes, même s'il est suffisamment de mauvaise foi pour ne pas le reconnaître ouvertement.

Watson relève également le côté socialement hétéroclite de la clientèle de Holmes. Plus tard, nous en connaissons la raison. Holmes n'accepte de traiter une affaire qu'en raison de son aspect intrigant, et non en fonction du gain financier possible, ni même de la solvabilité de ses clients. En partie, Holmes est quelqu'un qui travaille pour l'amour de l'art (héritage du Dupin de Poe).

A noter enfin que si Lestrade et Holmes ont en commun l'appartenance au même registre, qui est celui de l'investigation criminelle, Conan Doyle met ici en place un duo contrasté, conflictuel, qui deviendra classique au point d'inspirer une multitude d'écrivains ultérieurs: d'un côté nous avons un policier officiel, passablement borné, de l'autre nous avons un protagoniste officieux, un détective amateur de génie, qui tire régulièrement l'inspecteur d'affaire, tout en le ridiculisant au passage aux yeux du lecteur, mais pas de l'opinion publique, puisque Holmes, grand seigneur, laisse Lestrade recueillir tous les lauriers décernés par la presse.

C'était le 4 mars: date mémorable pour moi! Ce matin-là, m'étant levé un peu plus tôt que de coutume, je vis que Holmes n'avait pas encore fini de déjeuner.

Pendant que mon compagnon mâchonnait son toast en silence, j'ouvris une revue qui traînait sur la table. Le titre d'un article était marqué d'un trait de crayon. Ce fut naturellement par celui-là que je commençai ma lecture. Titre assez prétentieux: Le Livre de la Vie! L'auteur s'attachait à démontrer qu'un esprit observateur peut, à l'aide d'un examen consciencieux et systématique, apprendre à connaître toutes les personnes qu'il rencontre. L'ensemble me fit l'effet d'un extraordinaire mélange de perspicacité et d'absurdité. Le raisonnement était serré, pressant, mais les déductions me semblaient tirées par les cheveux et bien exagérées. L'auteur prétendait qu'il lui suffisait d'une expression fugitive, du mouvement d'un muscle, de l'éclair d'un regard pour deviner les pensées les plus secrètes d'un homme. D'après lui, une personne habituée à l'observation et à l'analyse ne pouvait s'y tromper. Ses conclusions étaient aussi infaillibles que les propositions d'Euclide. Ses résultats paraîtraient si renversants aux non-initiés qu'ils le prendraient pour un magicien, tant qu'il ne leur aurait pas fait connaître les procédés qu'il avait mis en œuvre pour y

atteindre. *"D'une goutte d'eau, disait l'auteur, un logicien pourrait inférer la possibilité d'un océan Atlantique ou d'un Niagara, sans avoir vu ni l'un ni l'autre, ni même en avoir entendu parler. Ainsi, toute la vie est une longue chaîne dont chaque anneau donne le sens. Comme toutes les autres sciences la science de la déduction et de l'analyse ne peut s'acquérir qu'au prix de longues et patientes études. Du reste, notre vie est trop brève pour nous permettre d'atteindre à la perfection. Avant de se tourner vers les aspects moraux et intellectuels du sujet, où résident les plus grandes difficultés, le chercheur commencera par triompher des problèmes les plus simples. Qu'il apprenne à deviner au premier coup d'œil l'histoire d'un homme, et la profession ou le métier qu'il exerce! Les ongles, la manche du vêtement, les chaussures, les genoux du pantalon, les durillons du pouce et de l'index, les manchettes de la chemise, l'expression du visage, voilà autant d'indications certaines sur le métier qu'exerce un homme. Il serait inconcevable qu'assemblés, ils ne parvinssent pas à renseigner un chercheur compétent."*

"Quel inqualifiable verbiage! m'écriai-je en lançant la revue sur la table. De ma vie, je n'ai lu pareilles extravagances!"

"De quoi s'agit-il? s'enquit Holmes."

"Il s'agit de cet article, répondis-je en le désignant du bout de ma cuiller, en m'installant pour déjeuner. C'est évidemment la thèse d'un oisif qui, étendu dans son fauteuil, développe tous ces brillants paradoxes dans la solitude de son cabinet. Ses idées sont inapplicables. J'aimerais bien le voir enfermé dans un compartiment du métro et là, mis en demeure de trouver par déduction les métiers de ses compagnons de voyage! Je parierais mille contre un qu'il sècherait!"

"Vous perdriez, déclara Holmes, flegmatiquement. Quant à l'article, c'est moi qui l'ai écrit."

"Vous?..."

Ici, le récit s'accélère et fait un pas décisif vers la révélation des activités encore mystérieuses de Holmes. A noter une caractéristique assez constante de Watson, son côté gaffeur, puisqu'il ne trouve rien de mieux que de prendre pour cible précisément l'article écrit par... son colocataire! En tant que faire-valoir, Watson se doit d'avoir un côté faillible, d'où un aspect parfois risible, malgré des qualités certaines sur le plan de la solidité de son amitié. Lenteur d'esprit, naïveté, gaffes

commises, etc., permettent de mettre d'autant plus en évidence les qualités de (presque) infaillibilité de l'homme - machine Holmes.

Le contenu de l'article, qui semble si prétentieux à Watson, ainsi que la réponse de Holmes (qu'il faut lire et relire), ont le mérite de fixer pour le lecteur sa méthode d'investigation scientifique. On sent bien ici que Conan Doyle reprend à son compte une bonne partie de l'héritage d'Edgar Poe et de son protagoniste Auguste Dupin. Tout ceci confirme que Sherlock Holmes est avant tout un Cerveau, et que ses succès sont avant tout le résultat d'une utilisation performante de ses facultés de Raisonnement et de Déduction. Holmes est donc bel et bien une machine à ratiociner, une "machine à penser", pour reprendre le sobriquet que l'écrivain américain Jacques Futrelle (1875–1912) décernera dans les années 1910 à son propre détective amateur ("The Thinking Machine"). Mais redonnons la parole à Sherlock Holmes:

"Moi-même. J'ai des dispositions pour l'observation et la déduction. Les idées que j'ai émises là, et qui vous paraissent si chimériques, sont en réalité extrêmement pratiques – à telle enseigne qu'elles me servent à gagner mon pain!

"Comment cela? demandai-je sans réfléchir.

"Eh bien! J'ai un métier à moi. Je crois bien être le seul au monde à l'exercer. Nous avons à Londres un tas de détectives relevant du gouvernement et des tas de détectives privés. Quand ces types-là sont dans l'embarras, ils viennent me trouver. Je m'arrange pour les mettre sur la voie. Ils me font part de toutes leurs observations et, généralement, grâce à ma connaissance de l'histoire du crime, je suis en mesure de les tirer d'affaire. Tous les méfaits ont un air de famille. Si vous connaissez sur le bout des doigts les détails de mille crimes, il serait bien étonnant que vous ne puissiez pas débrouiller le mille et unième. Lestrade est un détective très connu. L'autre jour, il ne voyait plus clair dans une affaire de faux. Il est donc venu me soumettre le cas.

"Et les autres?"

"La plupart me sont envoyés par des agences particulières de renseignements. Ce sont tous des gens en peine de quelque chose, qui se débattent dans une nuit qu'ils me demandent d'éclairer. J'écoute leur histoire, puis ils écoutent mes commentaires. A la fin, j'empoche les honoraires!

"Voudriez-vous dire que sans quitter votre chambre, vous pouvez démêler un imbroglio, alors que d'autres y ont échoué bien qu'ils eussent vu de leurs propres yeux chaque détail?"

"C'est bien cela. J'ai une espèce d'intuition pour ce genre d'affaires... De temps à autre, un cas plus compliqué se présente. Alors, pour me rendre compte par moi-même des circonstances, il faut que je me remue. Je possède, comme vous savez, un tas de connaissances spéciales. Je les applique au problème. Elles me facilitent merveilleusement les choses. Les règles de déduction que j'ai exposées dans cet article qui a suscité votre mépris me sont à moi d'un secours inappréciable."

A l'époque où Conan Doyle écrit son récit, il n'y a guère que l'Agence de détectives américaine Pinkerton (dont le logo en forme d'œil est accompagné de la devise célèbre: "We Never Sleep"), qui emploie des détectives privés rémunérés. L'activité de Holmes est donc présentée ici comme une innovation. Il ne travaille pas dans la police, mais à son propre compte, et c'est ainsi qu'il gagne sa vie. Cette précision financière permet de démarquer en partie le protagoniste de Conan Doyle de la légion de détectives amateurs aristocrates, blasés, oisifs, vivant de leurs rentes, et ne se livrant à des enquêtes / hobby que pour tromper leur ennui.

"Comprenez que chez moi l'observation est une seconde nature... Tenez, vous avez paru surpris quand je vous ai dit, lors de notre première rencontre, que vous veniez de l'Afghanistan."

"On vous l'avait appris sans aucun doute."

"Non, je le savais. Par suite d'une longue habitude, les idées s'enchaînent si vite dans mon esprit que je suis arrivé à la conclusion sans m'être rendu compte des étapes qui y conduisent. Le raisonnement que j'ai fait tout d'un coup à votre sujet s'explique ainsi: Voici un monsieur qui a l'air d'un médecin. Il a également l'air d'un militaire. C'est donc évidemment un médecin militaire. Son visage est brun. Or ce n'est pas la couleur naturelle de sa peau puisqu'il a les poignets blancs. Il revient donc des tropiques. Il a souffert de maladie et de privations, comme me l'indique sa mine pas brillante. Il a été blessé au bras gauche, car il le tient avec une raideur qui n'est pas naturelle. A quel endroit des tropiques un médecin de l'armée anglaise a-t-il pu en voir de dures, et être blessé au bras? Evidemment en Afghanistan. Tout ce

raisonnement se déroula en moins d'une seconde. D'où ma remarque qui vous a étonné.

La reconstitution du "parcours afghan" de Watson n'est que la première d'une longue liste. Holmes pratiquera cette faculté dans toutes ses enquêtes, et dans chacune d'entre elles, lorsqu'il omettra ce qu'il y a entre le point de départ et la conclusion de son raisonnement, il laissera toujours ses interlocuteurs interdits et abasourdis devant le côté "magique" du résultat.

La faculté de son génie est précisément d'être capable de traiter à toute vitesse les informations en sa possession, et d'arriver à une conclusion irréfutable. L'homme machine Holmes à un côté ordinateur avant l'heure. Tout cela permet de comprendre qu'il n'aie pas de vie privée, qu'il écarte toute dérive passionnelle, puisque sa nature monomaniaque le pousse à se consacrer exclusivement à sa froide passion cérébrale.

"C'est assez simple, vu sous l'angle où vous l'expliquez, dis-je en souriant. Vous me rappelez le Dupin d'Edgar Allan Poe. Je ne me doutais pas qu'il existe ailleurs que dans les livres des phénomènes de ce genre.

Holmes se leva et alluma sa pipe.

"Vous pensez sans doute me faire un compliment en me comparant à Dupin? dit-il. Eh bien! A mon avis, Dupin était un type tout à fait inférieur! Sa façon d'interrompre les réflexions de ses amis par une remarque au bout d'un quart d'heure de silence relève du théâtre, de l'artifice. Il avait incontestablement du génie pour l'analyse, mais il n'était certes pas le phénomène auquel Poe semblait croire!

"Avez-vous lu les romans de Gaboriau? demandai-je. Lecoq répond-il mieux à votre idéal de détective?

Holmes renifla en ricanant.

"Une misérable savate! s'exclama-t-il. Lecoq n'a pour lui que son énergie. Un Gaboriau, entre autres, m'a positivement rendu malade. Il s'agissait d'identifier un prisonnier inconnu. J'aurais pu le faire en 24 heures. Lecoq y met au moins six mois! Cela pourrait servir de manuel aux détectives: ils y verraient toutes les fautes à éviter!

Contrarié d'entendre traiter si cavalièrement des personnages que j'avais admirés, je m'approchai de la fenêtre pour regarder le spectacle de la rue.

Il se peut que ce garçon soit intelligent, me dis-je, mais quel infatué!

Conan Doyle se livre une nouvelle fois à un jeu intertextuel humoristique. En tant qu'auteur, à l'évidence, il s'est inspiré (entre autres) de Poe et de Gaboriau (1832-1873) -- Watson, qui affirme admirer ces auteurs, représente ici le romancier --, mais son héros Sherlock Holmes fait comme si de rien n'était, et il les relègue dans le domaine de l'artifice un peu snob et... du fictif!

L'aspect aimablement conflictuel du rapport Holmes / Watson est également mis en place ici, conflit systématiquement destiné à tourner en défaveur du pauvre faire-valoir.

"De nos jours, dit-il avec dépit, il n'y a plus de crimes, plus de criminels! A quoi sert encore l'intelligence dans notre profession? Je sais que j'aurais de quoi rendre un nom célèbre. Jamais personne n'a, pour l'enquête criminelle, disposé d'une telle gamme de connaissances et de talents naturels. Mais que me vaut cet avantage? Il n'y a plus de crimes à découvrir! Tout au plus commet-on encore des crimes crapuleux et maladroits. Le mobile en est si éclatant que même un fonctionnaire de Scotland Yard est capable de le percer à jour!

Cette outrecuidance augmenta mon irritation. Mieux valait changer de sujet.

"Je me demande ce que veut cet homme, dis-je en montrant du doigt un individu costaud à la mise modeste.

Il marchait lentement sur le trottoir d'en face, en regardant attentivement les numéros. A la main, une grande enveloppe bleue, sans doute un message.

"Vous voulez parler de ce sergent d'infanterie de marine en retraite?" interrogea Holmes.

"Hâblerie, esbroufe!" pensai-je. Il sait bien que je ne peux pas contrôler ses dires...

A peine avais-je eu le temps de porter ce jugement que l'individu en question avisa le numéro de notre maison et traversa la chaussée en courant. Nous entendîmes un coup violent à la porte, une voix grave qui résonna à l'étage inférieur, puis un pas pesant qui ébranla les marches de l'escalier.

"Pour Mr Sherlock Holmes, dit-il en tendant une lettre à mon ami.

C'était l'occasion rêvée pour rabattre le caquet de mon camarade.

"Puis-je vous demander, mon brave, lui dis-je du ton le plus narquois, quel est votre métier?"

"Commissionnaire, monsieur, répondit-il d'un ton bourru. Mon uniforme est en réparation.

"Que faisiez-vous auparavant? demandai-je avec un sourire malicieux à l'adresse de Holmes.

"J'étais sergent, monsieur, dans les fusiliers marins de Sa Majesté... Pas de réponse? Bien monsieur.

Il joignit les talons, leva la main pour saluer et disparut.

Watson fait fausse route, mais après tout on peut le comprendre, puisqu'il connaît encore très mal son futur ami, et il ne réalise pas encore de quoi celui-ci est capable. Dans cette anecdote, -- qui est un petit galop d'essai, car elle précède le passage à l'action véritable, avec le début de la première enquête --, Holmes, en pleine improvisation, prouve concrètement à Watson que le contenu de son article n'était pas une creuse vantardise, mais bien la stricte relation théorique de ses facultés de déduction réelles.

Cette preuve toute fraîche que les théories de mon compagnon étaient applicables m'ébranla. Du même coup, crût mon respect pour sa puissance d'analyse. Toutefois, je me demandais encore si tout cela n'avait pas été préparé pour m'éblouir. Mais quel intérêt aurait eu Sherlock Holmes à m'en imposer de la sorte? Je le regardai. Il avait fini de lire la lettre et ses yeux avaient pris une expression vague, terne, qui marquait chez lui la préoccupation.

"Comment diable avez-vous pu deviner cela? demandai-je.

"Deviner quoi? fit-il sans aménité.

"Eh bien, qu'il était un sergent de marine en retraite?"

"Je n'ai pas de temps à perdre en bagatelles! répondit-il avec brusquerie avant d'ajouter dans un sourire: excusez ma rudesse! Vous avez rompu le fil de mes pensées. Mais c'est peut-être aussi bien. Ainsi donc vous ne voyiez pas que cet homme était un sergent de marine?"

"Non, certainement pas!"

"Décidément, l'explication de ma méthode me coûte plus que son application! Malgré la largeur de la rue, j'avais pu voir une grosse ancre bleue tatouée sur le dos de la main du gaillard. Cela sentait la mer. Il avait la démarche militaire et les favoris réglementaires. C'était, à n'en pas douter, un marin. Il avait un certain air de commandement et d'importance. Rappelez-vous son port de tête et le balancement de sa canne! En outre, son visage annonçait un homme d'âge moyen, sérieux, respectable. Tous ces détails m'ont amené à penser qu'il était sergent.

"C'est merveilleux! m'écriai-je.

"Peuh! L'enfance de l'art! dit Holmes, mais d'un air qui me parut trahir sa satisfaction devant ma surprise et mon admiration manifestes. Tout à l'heure, j'ai dit qu'il n'y avait plus de criminels. J'avais tort, à ce qu'il paraît. Voyez plutôt.

Il me lança la lettre apportée par le commissionnaire.

"C'est épouvantable! m'écriai-je après avoir parcouru quelques lignes.

"Voilà qui semble en effet sortir de l'ordinaire, dit-il avec sang-froid.

Les bases de la future relation sont mises en place. Watson est dépassé par les capacités de Holmes. De ce fait, il est condamné à jouer les seconds rôles. Il le fera d'ailleurs de bonne grâce, fasciné qu'il est par les aptitudes hors pair de son ami, et par le mystère envoûtant qui entoure les affaires criminelles dans lesquelles il va se laisser volontiers entraîner à toute heure du jour et de la nuit, y compris après son mariage et lorsqu'il exercera en tant que médecin.

"Gregson est le meilleur limier de Scotland Yard, dit mon ami. Lui et Lestrade sont le dessus du panier, ce qui ne veut pas dire qu'ils valent grand-chose! Rapides et énergiques, ils sont en revanche routiniers de façon scandaleuse. Par-dessus le marché, ils travaillent à couteaux tirés: jaloux l'un de l'autre comme des vedettes! L'affaire ne manquera pas de piquant si on les lance tous deux sur la piste!

Sa tranquillité me renversait. Je m'écriai:

"Vous n'avez pas un moment à perdre! Faut-il aller vous chercher un fiacre?

"Je ne sais pas encore si j'irai là-bas. Il n'y a pas plus paresseux que moi, du moins quand la flemme me prend. D'autres fois, je suis assez allant...

"Mais c'est la chance de votre vie, Holmes!

"Bah! En supposant que je tire la chose au clair, vous pouvez être sûr que Gregson, Lestrade et consorts s'en attribueront tout le mérite. C'est l'inconvénient de ne pas être un personnage officiel.

"Gregson mendie votre aide..."

"En effet, il reconnaît que je lui suis supérieur. Il me l'avoue bien dans le tête-à-tête, mais il s'arracherait la langue plutôt que d'en convenir en présence d'un tiers! Allons quand même voir. Je ferai ma petite enquête personnelle. Si je n'y trouve pas mon compte, du moins je m'amuserai aux dépens de mes collègues... En route!"

Chez lui succéda soudain à sa flemme un accès d'activité. Il sauta sur son pardessus, puis:

"Prenez votre chapeau, dit-il.

"Vous voulez bien de moi?"

"Oui, si vous n'avez rien de mieux à faire!"

L'instant d'après, nous roulions ensemble à une allure vertigineuse vers Brixton Road.

Ainsi, l'aventure peut commencer! Après un dernier rappel des limites criantes des policiers officiels Lestrade et Gregson (qui de plus sont rivaux, engagés dans une mini guerre des polices qui n'arrange pas leurs affaires...), -- limites sans lesquelles ils n'auraient pas besoin de faire appel à ses lumières --, Sherlock Holmes se met en route, accompagné pour la première fois par le docteur John Watson, qui va de surprise en surprise...

Je m'étais imaginé que Sherlock Holmes s'engouffrerait dans la maison pour se plonger aussitôt en plein mystère.

Au contraire, il prit un air insouciant qui, en la circonstance, frisait l'affectation. Nonchalamment, il arpenta le trottoir, effleurant du regard le sol, le ciel, les maisons d'en face, la balustrade. Puis il descendit l'allée ou plutôt la bordure d'herbe qui longeait l'allée, les yeux rivés au gazon. Il s'arrêta à deux reprises. Une fois, je l'entendis pousser un cri de joie. Le sol humide et argileux avait conservé les empreintes de plusieurs pas. Mais comme les policiers dans leurs allées et venues l'avaient foulé tant et plus, je ne pouvais m'expliquer que mon compagnon pût encore en espérer quelque révélation. Toutefois, je savais que là où moi je n'apercevais rien,

lui distinguait une foule de choses: il m'avait déjà donné une preuve extraordinaire de l'acuité de son regard.

Dès le lancement de la première enquête, Holmes est mis à part, sur un piédestal. Il examine les indices sur le terrain, y voyant ce que le commun des mortels ne remarque même pas, et Watson se glisse déjà parfaitement dans son rôle d'accompagnateur effacé et de témoin narrateur (beaucoup plus acéré qu'il ne semble, en fait...).

Tout en parlant, il sortit brusquement de sa poche un mètre en ruban et une grosse loupe ronde. Muni de ces deux instruments, il trotta sans bruit dans la pièce. Il s'arrêtait, il repartait. de temps à autre, il s'agenouillait et, même une fois, il se coucha à plat ventre. Il semblait avoir oublié notre présence. Il monologuait sans cesse à mi-voix. C'était un feu roulant ininterrompu d'exclamations, de murmures, de sifflements, et de petits cris d'encouragement et d'espoir. Il me rappelait invinciblement un chien courant de bonne race et bien dressé, qui s'élançait à droite puis à gauche à travers le hallier, et qui, dans son énervement, ne s'arrête de geindre que lorsqu'il retrouve la trace. Pendant plus de 20 minutes, Holmes poursuivit ses recherches. Il mesurait avec le plus grand soin l'espace qui séparait deux marques invisibles pour moi, et, de temps à autre, tout aussi mystérieusement, il appliquait son mètre contre le mur. A un endroit du parquet, il mit avec précaution un peu de poussière en tas, puis la recueillit dans une enveloppe. Finalement, avec la plus grande minutie, il étudia à la loupe chaque lettre du mot inscrit sur le mur. Cela fait, il parut satisfait. Il remit dans sa poche le mètre et la loupe.

"On a dit que le génie n'est qu'une longue patience, dit-il en souriant. Ce n'est pas très exact, mais cela s'applique assez bien au métier de détective.

Gregson et Lestrade avaient observé les manœuvres de l'amateur avec beaucoup de curiosité et un peu de mépris. Ils ne se rendaient évidemment pas compte d'un fait qui m'apparaissait enfin: les plus petites actions de Sherlock Holmes tendaient toutes vers un but défini et pratique.

Ce "Portrait de Holmes en chien de chasse" va devenir un classique. Il s'agit des rares occasions où le détective, sans toutefois communiquer avec les autres,

tend à perdre son flegme habituel sous l'emprise de sa passion dévorante pour la traque.

A noter aussi que les méthodes d'investigation de l'amateur Holmes sont en avance sur celle des professionnels policiers de l'époque, qui ne prennent pas suffisamment en compte l'examen scrupuleux des indices sur les lieux du crime. Le comportement de Lestrade et Gregson est bien loin encore de celui des investigateurs des « Experts » des séries américaines de *Crime Scene Investigation...*

Puis, se tournant vers les deux détectives:

"Je vais vous dire quelque chose qui pourra vous être utile. Il y a eu un assassinat. Le meurtrier est un homme. Il a plus d'un mètre 80. Il est dans la force de l'âge. Pour sa taille, il a de petits pieds. Il porte des brodequins à talons carrés. Et il fume des cigares de Trichinopoly. Il est venu ici, avec sa victime, dans un fiacre, tiré par un cheval qui avait trois vieux fers et un neuf à la patte antérieure droite. Selon toute probabilité, le meurtrier a un visage haut en couleur. Et les ongles de sa main droite sont remarquablement longs. Je ne vous donne que ces quelques indications, mais elles pourront vous être utiles.

Lestrade et Gregson s'entre-regardèrent avec un sourire incrédule.

"Si cet homme a été assassiné, comment l'a-t-il été? demanda le premier.

"Empoisonné, dit Sherlock Holmes d'un ton péremptoire, avant de s'éloigner.

Arrivé à la porte, il se retourna:

"Autre chose. Sachez, Lestrade, que Rache est un mot allemand qui signifie vengeance. Ne perdez donc pas votre temps à chercher une demoiselle Rachel.

Après cette flèche du Parthe, il sortit, laissant ses deux rivaux bouche bée.

Nous avons ici un exemple du côté "miraculeux" (à première vue seulement) des observations de Holmes, capable de "lire" le terrain comme s'il lisait un livre ouvert. Le détective s'est déjà mis sur la bonne piste. Par contre, les deux policiers, qu'il ridiculise, étaient déjà lancés sur une mauvaise piste (signification « folklorique » dénuée de fondement attribuée au mot *Rache*). Watson reste délibérément en retrait. L'étonnement et l'incrédulité qu'il exprime sont destinés à mettre en relief l'exploit de son ami et à le valoriser « héroïquement » aux yeux des lecteurs:

"Vous m'ahurissez, Holmes! dis-je. Certainement, vous n'êtes pas aussi sûr que vous le prétendez de tous les détails que vous leur avez fournis.

"Pas d'erreur possible! répondit-il. La première chose que j'ai remarquée en arrivant là-bas, c'est que les roues d'une voiture avaient creusé deux ornières près de la bordure du trottoir. Or, jusqu'à la nuit dernière, nous n'avions pas eu de pluie depuis une semaine. Par conséquent, les roues qui ont laissé une empreinte si profonde ont dû y passer la nuit dernière. Il y avait aussi la marque des sabots: le dessin de l'un d'eux était net. Le fer était donc neuf. Puisque le fiacre était là quand il pleuvait, et que, d'après Gregson, on ne l'a pas revu dans la matinée, il faut donc qu'il ait amené de nuit ces deux individus.

"Cela est simple, dis-je, mais la taille du meurtrier?"

"La taille d'un homme, neuf fois sur dix, se déduit de la longueur de ses enjambées. C'est un calcul assez facile, mais je ne veux pas vous ennuyer avec des chiffres. Les pas du meurtrier se voyaient dehors dans la boue, et, à l'intérieur, sur la poussière. Et j'ai eu un moyen de vérifier mon calcul. Quand un homme écrit sur un mur, il le fait d'instinct au niveau de ses yeux. Or, l'inscription était à un peu plus d'un mètre 80 du sol. Peuh! un jeu d'enfant!"

"Et son âge? demandai-je.

"Eh bien, un homme ne peut pas être tout à fait vieux s'il enjambe facilement un mètre 30. C'était la largeur d'une flaque d'eau dans le jardin. Les chaussures vernies l'avaient contournée et les talons carrés l'avaient sautée. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans. J'applique tout simplement aux choses de la vie quelques-unes des règles d'observation et de déduction que j'ai préconisées dans mon article. Quelque chose vous intrigue encore?"

"Oui, les ongles, Trichinopoly, amorçai-je.

"L'inscription sur le mur a été tracée par un index trempé dans du sang. J'ai pu observer à l'aide de ma loupe que le plâtre avait été légèrement égratigné autour des lettres, ce que n'aurait pas fait un ongle court. J'ai ramassé un peu de cendre éparpillée sur le plancher. Elle était sombre et feuilletée, comme ne peut en faire qu'un Trichinopoly. Je me suis livré à une étude spéciale sur la cendre des cigares. J'ai même écrit une monographie sur le sujet! Je me flatte de pouvoir reconnaître, d'un coup d'œil, la cendre de n'importe quelle marque connue de cigares ou de

tabac. C'est justement dans ces détails qu'un détective compétent se distingue d'un Gregson ou d'un Lestrade.

"Et la figure haute en couleur? demandai-je.

"Oh! ça, c'est beaucoup plus hardi! Mais je suis quand même sûr d'avoir raison. Ne me demandez pas d'explication pour le moment. (...)

"Je vous dirai encore une chose, fit-il. L'homme aux chaussures vernies et l'homme aux talons carrés sont arrivés dans le même fiacre. Ils ont franchi ensemble l'allée, sans doute bras dessus, bras dessous. Une fois dans la chambre de devant, ils l'ont arpentée. Plus précisément, les talons carrés allaient et venaient, tandis que les chaussures vernies se tenaient tranquilles. J'ai lu tout cela dans la poussière. La longueur de plus en plus grande des enjambées indiquait aussi une surexcitation croissante. Je suppose que l'homme aux talons carrés parlait tout le temps, et qu'il s'est monté jusqu'à une rage folle. C'est alors que le drame a eu lieu. Je vous ai dit tout ce que je sais de science certaine. Le reste est hypothèses et conjectures. Nous avons un bon point de départ.

On le voit, dès que Holmes commence à expliquer le cheminement de son raisonnement, dès qu'il dévoile comment il est parvenu à ses conclusions, il devient presque "normal", et le côté "magique" s'estompe pour céder la place à la récapitulation lucide, froide et exhaustive, des indices matériels. Tout devient alors compréhensible, suscitant régulièrement l'illusion chez l'auditeur que n'importe qui d'autre aurait été capable de faire comme Holmes, si seulement il avait été plus attentif...

FIN